

NEXTLIBERATION_Interview_November_2012

http://next.liberation.fr/musique/2012/12/04/rone-je-passe-mon-temps-dans-un-chaos-de-sons-que-je-dois-maitriser_865081

4 décembre 2012

Rone: «Je passe mon temps dans un chaos de sons que je dois maîtriser»

Par FRANÇOIS-LUC DOYEZ



Timothy Saccenti

- A + |

Rone est devenu musicien par accident, ou presque. Le Parisien composait seul dans sa chambre quand des amis l'ont convaincu d'envoyer ses créations à des labels. Infiné a vite repéré son potentiel, et l'a signé pour sortir en 2008 *Spanish Breakfast*. Mais c'est surtout avec son deuxième album, *Tohu Bohu* sorti le 5 novembre, que le DJ s'est révélé. Un disque parfois sombre, complexe et planant qui s'est imposé comme l'une des meilleures sorties électro de la fin d'année.

Entre vos deux albums, quatre années ont passé. Vous aviez besoin d'autant de temps pour composer à nouveau ?

En fait il y a plusieurs raisons, la première étant que je suis super paresseux. De 18 à 30 ans, j'étais un vrai glandeur. J'ai adoré cette période, je me suis nourri de plein de choses, de livres, d'expos, de films... Et puis la deuxième raison, c'est que le premier album s'est fait très facilement. Je faisais de la musique sans du tout penser en vivre. Le label m'a repéré, j'ai envoyé plusieurs morceaux, et ils m'ont dit «*mais tu as un album là !*». Pour *Tohu Bohu*, la musique était devenue mon métier, le label attendait mon travail, et ça m'a un peu bloqué. Je n'arrivais plus à faire de musique. Ça a duré une année, puis deux années, presque trois. Il m'a fallu du temps pour me déstresser et retrouver les sensations que j'avais quand je faisais de la musique pour moi, sans ambition. Mais ensuite tout a été très vite et j'ai fait l'album en un mois.

Partir vivre à Berlin, c'était aussi une façon d'échapper à cette pression ?

Oui, je crois que le blocage venait aussi de Paris. J'avais l'impression de brasser de l'air, il y avait quelque chose qui ne fonctionnait pas, je m'énervais, et je tournais en rond. Donc j'ai décidé de m'installer ailleurs, dans une nouvelle ville que je ne connaissais pas. J'ai choisi Berlin, je me sens un peu comme un extra-terrestre là-bas puisque je ne parle pas allemand. J'ai découvert la ville, sa fraîcheur... La musique sort plus facilement là-bas.

Vous vouliez aussi fuir le petit milieu parisien de l'électro ?

Un peu. Je voulais mettre de la distance avec mon label, mais dans le bon sens du terme. Je me suis piégé tout seul en arrivant à Paris: j'ai pris un studio juste en-dessous de mon label.... Et j'avais l'impression d'aller au bureau tous les matins. Au bout de deux mois je me suis rendu compte que ce n'était pas du tout propice à la créativité. Ce n'était pas de la faute du label, ils étaient adorables, mais je devais m'éloigner de tout ça.



Dans *Tohu Bohu*, vous faites un détour par le rap avec le très réussi *Let's Go*, avec High Priest d'Antipop Consortium. Ca vous intéresserait de produire un album hip hop ?

Je suis ouvert à tout: ça pourrait être du rap, comme du folklore breton, tant que la musique me parle. En fait un rappeur français assez connu m'a déjà proposé de travailler ensemble, mais ces textes et sa musique ne me disaient rien du tout. Par contre il y a des groupes qui m'intéressent beaucoup comme Odezenne à Bordeaux. On discute actuellement pour que je produise l'un de leurs morceaux.

Vous avez donné plusieurs versions sur vos débuts dans la musique électronique. Dans l'une d'elles, votre vocation vient de l'écoute d'*Oxygen* de Jean-Michel Jarre...

(Rires) Non, non on ne peut pas dire ça. Un journaliste me demandait mon premier contact avec l'électro, et je me suis rappelé qu'à neuf ans, un morceau de Jean-Michel Jarre m'avait marqué. J'avais été à la Fnac avec ma mère, et j'avais chanté le thème à tous les vendeurs. L'un d'entre eux a fini par trouver, j'ai écouté le disque pendant un an et j'ai laissé tomber... Je ne connais pas du tout ce que fait Jean-Michel Jarre, ce n'est pas une influence. C'est vers la fin de l'adolescence que j'ai vraiment commencé à écouter de l'électro, avec le label Warp notamment.

Pour l'explication de *Tohu Bohu*, le titre de l'album, vous avez aussi donné plusieurs explications...

En fait j'avais fini l'album, mais je n'avais pas de titre. Je me suis fait une séance de brainstorming à la terrasse d'un café, "*Tohu Bohu*" est venu, j'ai aimé la sonorité ... Et puis j'y ai trouvé un sens: ça évoque le bruit, le chaos. J'ai l'impression que ça évoque ma vie en général, et surtout ce que je vis en studio: je passe mon temps dans le bruit, dans un chaos de sons que je dois maîtriser pour faire des morceaux.



Vous sentez qu'avec la réussite de l'album, vous êtes en train de changer de statut ?

Oui, c'est excitant, il y a de plus en plus de monde dans les concerts, mes clips sont plus commentés, il y a plus de demandes d'interviews... J'ai l'impression de franchir un palier. Mais plus ça marche et plus il y a de critiques. Pour le premier album, passé relativement inaperçu, je n'avais eu que des retours positifs. Là je suis plus exposé, il y a donc des critiques négatives, ou des gens qui après un concert, me disent «*Je suis un peu déçu, c'était mieux avant*». C'est nouveau pour moi, mais c'est complètement normal, ça fait partie du jeu.

Avec cet album, vous avez aussi dû préparer un nouveau live, c'est un travail que vous appréciez ? C'est un travail différent mais qui, au final, m'a permis de boucler l'album plus tôt. Quand je suis en studio, j'ai toujours énormément de mal à finir une chanson. J'ai toujours envie de l'amener ailleurs, d'essayer de nouvelles choses. Pour l'album, je me suis dit «*de toutes manières, le morceau ne sera jamais fini, et je pourrais le réinventer sur scène*». C'est ce que je fais lors de mes concerts, j'essaie de jouer les titres différemment. Ils évoluent donc tout au long de l'année. Je me sentirais affreusement mal d'appuyer sur "play" et de laisser tourner un mix en faisant semblant de jouer.

Vous avez fait des études de cinéma...

(Il coupe) En fait j'ai fait une fac de cinéma, à la Sorbonne Nouvelle, mais c'était un peu une grosse blague. Je rêvais d'être réalisateur et au fil des années, je voyais bien que ça allait être compliqué... La faculté c'était comme une planque, c'était pour pouvoir dire à mes parents que je faisais des études. Ça me permettait surtout de glander, de rêver en regardant des films... Après ma maîtrise, je me suis rendu compte que c'était débile de continuer. J'ai rencontré des mecs qui bossaient dans le cinéma, et pendant deux ans, j'ai travaillé dans une petite boîte de production, j'ai tout fait, des sandwiches jusqu'aux montages... Et j'ai fini assistant-réalisateur sur des projets plus ou moins intéressants, j'ai fait des trucs complètement nuls pour TF1, M6... Je croyais que j'allais poursuivre dans ce domaine, et finalement la musique a pris le dessus.



Mais on sent dans vos clips et dans vos lives que la partie graphique est essentielle pour vous...

J'y tiens beaucoup, mais ça se fait naturellement. J'ai de la chance d'avoir beaucoup d'amis (notamment Vladimir Mavounia-Kouka qui a réalisé plusieurs de ses clips, NDLR) qui me proposent beaucoup de choses. Et comme l'image a pris beaucoup de place dans mon travail, j'ai envie de la développer encore plus. Pour la scénographie par exemple, nous préparons de nouvelles vidéos.

Comme Quentin Dupieux, qui alterne électro et cinéma, vous aimeriez passer à la réalisation ?

J'ai énormément de respect pour Quentin Dupieux qui arrive à tout faire... La musique me prend déjà tellement de temps: j'ai mis quatre ans pour faire cet album ! Mais c'est vrai que j'ai toujours les films dans un coin de ma tête. Je pourrais faire un court-métrage, ou un clip comme Para One. Ou alors j'attends et je m'y mettrais quand j'aurais cinquante ans et une grande barbe.